

# In Memoriam – Alfred Métraux

par René NAVILLE

Il y a quelques années, au début de 1959, j'avais eu le grand plaisir de faire la connaissance d'Alfred Métraux à Santiago du Chili où, comme expert de l'Unesco, il donnait des cours à la Faculté latino-américaine des sciences sociales sur la théorie des modifications culturelles et sur les communautés latino-américaines. Il prit part également à l'époque, à Arica, à des tables rondes consacrées à la sociologie et à l'éducation.

A plusieurs reprises, j'ai eu l'occasion de m'entretenir alors avec ce savant hautement apprécié dans les milieux chiliens et dont la modestie, la vaste culture, l'esprit éminemment scientifique et méthodique frappaient tous ceux qui s'en approchaient. On parlait beaucoup à ce moment-là de l'expédition de Heyerdahl et de son dernier ouvrage, «Aku-Aku», sur lequel Métraux, grand connaisseur des îles de Pâques qu'il avait visitées vingt-cinq ans plus tôt, ne ménageait pas ses critiques. Heyerdahl, que le savant suisse appelait plaisamment «Mr. Kon-Tiki», prétendait en effet que les auteurs des Mohais et des «tablettes parlantes» venaient du continent américain, alors que Métraux, au contraire, affirmait qu'ils étaient d'origine polynésienne, ainsi qu'il ressort de son célèbre ouvrage paru en 1941 et consacré à l'île de Pâques. Il ne se lassait pas de démentir les affirmations de l'explorateur norvégien, selon lequel des pièces archéologiques qu'il avait récoltées étaient authentiques. D'après Métraux, il s'agissait en réalité de pièces falsifiées, devenues l'objet d'une véritable industrie indigène et il rappelait, non sans humour, que lui-même trouva un jour dans une hutte où il avait cherché un abri contre la pluie toute une famille fabriquant des tablettes et des pièces archéologiques. Il reconnaissait volontiers, toutefois, que l'expédition Heyerdahl avait tout de même eu, sous certains aspects, des résultats positifs, car elle réussit à démontrer l'existence d'une occupation humaine des îles de Pâques près de 1000 ans plus tôt qu'on ne le pensait, ce qui constituait une véritable révolution de toutes les idées admises jusqu'alors.

Métraux n'ajoutait pas plus de créance à la démonstration du capitaine Bischoff qui était apparu à Santiago quelques mois plus tôt, venu de Tahiti à bord d'un radeau, pour chercher à prouver, qu'inversement, des Polynésiens avaient utilisé les courants existants pour aborder sur les côtes sud-américaines.

La dernière fois que je vis Métraux, ce fut en mars 1963, au Musée d'Ethnographie de Genève où il était venu présenter une conférence consacrée aux Mouvements messianiques chez les Indiens d'Amérique du Sud. Nous eûmes l'occasion d'évoquer bien des souvenirs se rapportant au Chili, pays auquel il était resté très attaché, et rien dans son comportement d'alors ne laissait pressentir l'issue tragique qui mit fin à son existence quelques semaines plus tard dans la vallée de Chevreuse.

Peu de savants ont réalisé une œuvre aussi féconde et diverse que celui dont nous honorons aujourd'hui la mémoire. A part quelques ouvrages de fond consacrés à l'art précolombien, étude remarquable

qu'il publia à l'âge de 26 ans, à la civilisation naturelle des tribus Tupi-Guarani, à l'île de Pâques, aux Peaux-Rouges de l'Amérique du Sud, à Haïti, la terre, les hommes et les dieux, au Vaudou haïtien et aux Incas, Métraux a publié une multitude d'articles et de comptes rendus qui, au nombre de près de 250, sont énumérés dans la bibliographie adjointe à l'hommage qui lui a été rendu dans la Revue française d'anthropologie *L'Homme* (mai/août 1964). Il serait fastidieux de mentionner toutes les charges qu'occupa Métraux durant son existence, soit comme professeur dans diverses universités, celles de Tucuman, Berkeley, Yale, Mexico, Santiago du Chili et Paris, soit comme fonctionnaire ou délégué de l'Unesco ou du BIT. Variées ont été aussi les missions et activités qu'il entreprit sur le plan ethnologique et archéologique, aussi bien en Amérique du Sud et centrale (Argentine, Bolivie, Chili, Pérou, Equateur, Brésil, les Guyanes, Mexique, Cuba, Haïti, la Martinique) qu'en Afrique (Dahomey) jusqu'en Inde (Assam).

Métraux était, on le sait, Vaudois d'origine et c'est à Lausanne qu'il fit son collège classique. Naturalisé Américain en 1941, il n'avait jamais perdu le contact avec la mère patrie qu'il visitait régulièrement. Nombreux sont d'ailleurs les articles publiés par lui dans les journaux et revues suisses. Citons en particulier sa très belle étude parue dans le *Bulletin de la Société suisse des Américanistes* dont il fut nommé membre d'honneur peu avant sa mort, article intitulé «*Les dieux et les esprits dans le vaudou haïtien*». Par son esprit éminemment curieux et critique, toujours porté à la recherche de l'objectivité, s'appuyant sans cesse sur la paléographie, l'archéologie, la philologie et l'histoire, Métraux s'apparentait intellectuellement à Bandelier auquel il a consacré d'ailleurs un article publié en 1926, à Mexico, sous le titre «*Semblanzas de sabios suizos, Rodolfo F. Bandelier*». C'était non seulement un homme possédant de vastes connaissances par ses lectures, mais encore un chercheur doué d'un solide sens pratique, qui savait travailler sur le terrain et tirer profit de ses observations. Très prudent dans ses déductions et se défiant de toute théorie aventureuse, il n'a peut-être, de ce fait, pas toujours été compris d'une jeunesse estudiantine plus avide de spéculations que de faits réels et concrets. Chez lui, les préoccupations religieuses ont de tout temps aussi revêtu la plus grande importance. C'est ce qui l'a porté à se vouer également à l'étude des mythes et rites religieux. Anti-raciste convaincu, il cherchait sans cesse, comme le relevait M. Roger Bastide dans la Revue *L'Homme* citée plus haut, «à briser les barrières de races, de couleurs, de classes, d'ethnies, de cultures, de façon à réaliser la coopération fraternelle des hommes quelle que soit la couleur de leur peau et quelle que soit leur origine». A lui s'applique, à ce titre, peut-être mieux qu'à tout autre, cette devise de Hodler qu'il aurait pu faire sienne : «Ce qui unit les hommes est plus fort que ce qui les divise».

Métraux n'était pas seulement un homme de science, mais dans son genre aussi un poète cherchant non seulement par l'observation et le

raisonnement, mais aussi par son intuition, à entrer en communication avec le monde primitif où se portaient ses investigations. Dépaysé dans sa propre civilisation, il se sentait beaucoup plus à l'aise au contact de ces tribus de l'Amérique du Sud où il sentait, disait-il, passer le grand souffle du néolithique ; autant de petites civilisations en voie de disparition, d'un rythme plus lent et reposant que la nôtre, et dont nostalgiquement il voulait fixer le souvenir et l'image.

Tel était ce grand savant que nous avons trop prématurément perdu et à qui la Société suisse des Américanistes devait cet hommage. Était-ce prémonition ? Peu avant sa mort, Métraux avait publié dans le *Courrier de l'Unesco* un article intitulé «*La vie finit-elle à 60 ans ?*» «*Nous vivons certainement plus longtemps que les sauvages, y écrivait-il, mais nous devons payer un prix élevé pour ce privilège. Être respecté comme dans les sociétés primitives, s'en sentir un membre utile et actif, jouir de l'amitié de son entourage, ne sont-ce pas là des avantages plus précieux que le confort offert par nos maisons communales pour personnes âgées et par nos asiles de vieillards.*» La vie finit-elle à 60 ans ? Métraux avait-il fixé ce terme à son existence d'homme de science et de chercheur ? C'est en effet à peine dépassée de quelques mois la soixantaine que devait disparaître celui auquel nous consacrons aujourd'hui ces lignes.

# Conférences et réunions d'étude

## Résumés

5 juin 1964.

Dr. Hans BECHER, Hanovre : à Bâle, avec la Société de Géographie de Bâle : *Les Indiens Surára et Pakidái.*

25 janvier 1965.

J.-F. KISTER : *Les instruments de musique du Pérou précolombien.*

Les renseignements sur la musique du Pérou précolombien sont rares et dispersés, alors que les collections ethnographiques possèdent toutes des instruments découverts dans les fouilles et surtout les précieuses statuettes anecdotiques de terre cuite présentant le musicien en activité. Que l'on cite à cet égard le duo de joueurs de flûte traversière de nos collections municipales alors que les spécialistes d'ethnographie se sont interrogés sur l'existence de cet instrument. Les musées d'ethnographie sauvent le trésor folklorique des civilisations disparues ou anémiées.

Pour étudier ce chapitre de paléo-ethnographie, M. J.-F. Kister a utilisé les ressources assez maigres de la documentation scientifique, en la complétant par une bonne série de photographies de pièces de nos collections, instruments et statuettes. Il bénéficia aussi de précieux enregistrements de chaque instrument mentionné et décrit avec soin. Il put ainsi donner aux américanistes genevois un exposé précis de la musique d'avant la Conquête. Cette musique n'a pas complètement disparu, mais elle souffre d'un grave défaut. Les élites l'ont abandonnée au petit peuple alors qu'au temps de la splendeur inca, la famille royale elle-même participait à la vie musicale dans des cérémonies protocolaires. Cet abandon est à la source de la stagnation et du dépérissement de la musique folklorique indienne.

Chaque région naturelle de l'ancien empire possède ses instruments et sa musique propre. Instruments de simple bruitage (hochets, grelots, racloirs), instruments de percussion (tambours et tambourins, joués seuls ou avec la syrinx), xylophones (marimbas) importés de l'Equateur, instruments à vent, comme la conque marine de la côte, fabriquée en terre cuite dans les plateaux de l'intérieur, sifflets de terre cuite ou de fruits perforés, flûte de roseau (quena) qui permettait l'expression de la mélancolie indienne, syrinx (flûte de pan) de roseau, réglable, toute la gamme des instruments essentiels apparut dans cette évocation utile. On sait que l'arc musical est le seul instrument à corde typiquement indien. On le retrouve aujourd'hui encore dans la montagne forestière.

Ce folklore indien vit sans passion et obscurément. Il est heureux que des chercheurs sérieux comme M. Kister puissent en reconstituer sa musique originelle grâce à des recherches délicates dans les textes anciens et dans les prolongements actuels et effacés de la musique moderne, pour en faire connaître les joies simples et sans prétention à tous ceux qu'intéresse la vie du Pérou pré-

pizarrien, dont le souvenir est souvent écrasé par la splendeur des constructions et des arts mineurs de la brillante époque des rois de Cuzco.

G.L.

22 février 1965.

Me Odile ROULLET : *Un peuple andin: les Quechuas.*

Présidente de l'Association suisse d'entraide au Pérou, Me Odile Roulet a été invitée par la Société suisse des Américanistes à présenter quelques impressions de son dernier voyage à l'*Altiplano* (hauts-plateaux péruviens). Il n'était pas question pour cette juriste de concurrencer les exposés ethnographiques ou archéologiques de tradition dans cette société savante. Elle a choisi de présenter le cadre naturel dans lequel vit l'Indien andin, qui a toujours préféré ces steppes froides et sèches aux moiteurs nocives de la forêt orientale. La *puna*, à 4000 m. d'altitude, est son véritable habitat.

Hommes et villages semblent issus de cette terre revêche aux maigres ressources, glèbe à laquelle l'Indien est lié par des coutumes imposées souvent depuis les temps incasiques. Seul, il ne peut se libérer des carences alimentaires et des déficiences sanitaires ou médicales, tout comme de l'analphabétisme. Une loi applicable prochainement doit accorder des terres à ces paysans de montagne, les pauvres des pauvres du monde indien. Après cet exposé dénué de toute passion, il est permis à l'auditeur de se demander si ce montagnard spolié n'est pas plus à plaindre que le libre archer transhumant de la grande forêt, dont l'évocation est trop souvent prétexte à des propos inspirés par un rousseauisme élémentaire.

Dans le cadre de l'action humanitaire, pratique et non idéologique, entreprise par l'Association présidée par M<sup>e</sup> Roulet, il s'agit avant tout d'introduire l'Indien dans le circuit humain, par l'enseignement et une aide immédiate compensant les vices organiques d'un système né au XVI<sup>e</sup> siècle de la coexistence de l'indianisme et d'un hispanisme aujourd'hui périmé. Ce *modus vivendi* cristallisé écarte l'Indien du monde moderne dont il connaît les tentations onéreuses.

M<sup>e</sup> Roulet s'est penchée avec une sincérité visible sur la peine des hommes, ceux de la *Puna*, petits agriculteurs de *chuño* et de *quino* ou éleveurs de lamas, et sur ceux des vallées chaudes, petits planteurs de café. Elle a visité les dispensaires fréquentés par le confiant Quechua, elle a assisté aux distributions de médicaments et d'aliments, elle a vu la vie presque parasitaire de ces pauvres gens, dont les mornes divertissements, fêtes patronales, danses masquées et kermesses, sont tristes comme un lendemain de Carnaval, malgré la rutilance des haillons raccumodés.

Une imposante série de clichés permit à un très nombreux public de faire connaissance avec ces traits de la vie actuelle du Quechua